

# PRIÈRES POUR LA PATRIE

MARS 1814.

---

## Sermon sur Ps. CXXII, 6.

Priez pour la paix de Jérusalem.

A l'ouïe des paroles de mon texte, vous avez sans doute partagé l'émotion qu'elles nous ont fait éprouver. En les lisant dans nos saints livres, il nous a semblé que c'était pour nous que l'Esprit divin les avait dictées, et que nous n'en pouvions choisir de plus convenables à cette méditation.

De tout temps l'amour de la patrie fut compté parmi les plus nobles vertus, et les devoirs qu'il impose furent mis au premier rang. En effet, la patrie nous offre l'assemblage de tous les biens qui nous sont chers. Elle réveille tous les souvenirs, toutes les pensées qui peuvent nous toucher. C'est la terre où reposent nos ancêtres, où ils vécurent, où vivront nos enfants. C'est la terre où

*N. B.* Ce sermon est fait sur le même texte que celui sur l'Escalade de 1793, avec lequel il a quelques rapports; mais il en diffère essentiellement, étant composé en vue de circonstances politiques toutes spéciales et très-diverses. Il fut prêché peu de jours après la bataille de Saint-Julien, dont la paroisse de M. Cellerier avait en quelque sorte été témoin de l'autre rive du Rhône, pendant qu'elle se trouvait elle-même placée entre les avant-postes des deux partis.

nous vîmes le jour qui protégea notre enfance, notre jeunesse, à laquelle nous dûmes protection, secours, éducation, qui nous entoura de tous ces bienfaits dont on jouit longtemps avant d'y réfléchir. C'est la demeure de tous ceux que nous aimons, nos parents, nos proches, nos amis, nos bienfaiteurs ; tout est compris sous ce doux nom de patrie ; elle nous rappelle d'un seul mot tout ce qui nous est cher, et quand elle n'offrirait à notre imagination que ces murs ou ces champs qui frappèrent nos premiers regards, c'en serait assez pour nous remuer puissamment.

Rien n'est donc si sacré, si touchant que la patrie pour une âme bien née. On a vu chez les païens eux-mêmes des peuples entiers dont tous les individus étaient prêts à se dévouer pour elle. Loin que la religion soit venue affaiblir un sentiment si naturel et si beau, elle tend à le fortifier par la charité, le dévouement qu'elle inspire et les nobles exemples qu'elle nous présente. Notre divin Maître, ce grand Rédempteur dont le ciel était la véritable patrie, eut cependant pour le pays de sa naissance les entrailles d'un citoyen ; il pleura, vous le savez, sur l'ingrate Jérusalem.

Mais ce n'est point dans les années paisibles, dans les jours de calme que l'on sent le mieux les liens qui nous unissent à la patrie et les devoirs qu'elle impose. Elle exige peu de nous dans ces temps heureux, et notre amour pour elle, qui n'est point attisé par les sollicitudes, semble dormir au fond du cœur ; mais il se réveille lorsqu'elle est souffrante et menacée : c'est alors qu'il doit bouillonner dans nos veines et faire palpiter notre sein ; c'est alors qu'il fait verser des larmes sur les maux de Jérusalem, frémir de ses dangers ; c'est alors qu'il fait

implorer en sa faveur le grand arbitre des événements. C'est alors qu'il fait *prier pour la paix de Jérusalem*.

Telle est précisément la situation où nous sommes placés. Hélas ! je n'ai pas besoin de vous le dire et vous ne le savez que trop, ils ne sont plus ces temps où la paix extérieure semblait pour nous à jamais affermie, où l'État jouissait de la plus brillante prospérité, où le flambeau de la foi, placé comme sur un lieu élevé, répandait au loin la renommée d'un petit peuple presque imperceptible aux yeux des nations. Nous avons vu les guerriers armés de fer et de feu, s'avancer jusque sous les murs de Genève ; nous avons entendu l'affreux roulement de l'airain qui pouvait à chaque instant se tourner contre nous : peu s'en est fallu que nos paisibles champs ne devinssent le théâtre des combats, ô miséricorde céleste ! Tu nous as épargné jusqu'ici ces horreurs que d'autres ont souffertes ; mais nous pouvons les endurer à notre tour, et la prolongation toute seule de l'état où nous sommes suffirait pour nous faire périr d'épuisement aussi bien que la mère-patrie. Prions donc, mes très-chers frères, prions pour la paix de Jérusalem. Le bras du Tout-Puissant n'est point raccourci ; il peut renouveler ses anciennes grâces ; il peut nous sauver encore, s'il le juge à propos. Prions d'un commun accord, et que la sincérité, l'ardeur de nos vœux, les rendent dignes de fléchir le Seigneur ! Ainsi soit-il.

1<sup>o</sup> La première idée que font naître les paroles de mon texte, la première vérité qu'elles supposent, c'est que, dans les malheurs de la patrie, il faut prier pour elle.

En effet, chrétiens, tous les efforts, tous les moyens humains sont inutiles sans la bénédiction du Seigneur. Voilà ce que la foi nous enseigne, ce qu'une raison éclairée

suffirait pour nous apprendre ; ce que confirme l'instinct de notre cœur , le sentiment de tous les peuples , l'exemple de tous les saints.

Un Dieu qui *fait des vents ses anges , et des fléaux ses ministres*<sup>1</sup>, un Dieu qui *tient le cœur des rois en sa main*<sup>2</sup>, *appelle les chefs des nations lorsqu'ils sont encore cachés dans le sein de leur mère*, pour en faire les instruments de sa justice ou de ses compassions, et ne leur permet d'exécuter que ce qu'il a lui-même *déterminé dans son conseil* ; un Dieu qui *créé la paix ou la guerre*, qui fait la *prospérité ou l'adversité*<sup>3</sup>, *le succès ou le revers*, qui *peut tout ce qu'il veut*, et sans la volonté duquel la nôtre est impuissante ; tel est le Dieu que la religion nous fait connaître , et que la raison elle-même est contrainte de croire et d'adorer.

Tous ces objets visibles que nous appelons des causes, ne sont que des causes secondes, c'est-à-dire d'aveugles et dociles instruments dans les mains du suprême ordonnateur.

Pour peu que l'on ait vécu , on a mille fois observé que rien n'arrive ici-bas comme on le prévoyait, que l'événement n'est pas tel qu'il semblait devoir être ; on a mille fois senti ce pouvoir secret, invisible, irrésistible, qui se joue des projets, des efforts des mortels, et, des circonstances les plus contraires, fait sortir l'événement qui lui plaît.

Voilà ce qui s'accorde avec l'instinct de notre cœur, avec ce mouvement prompt, naturel, impérieux, qui nous porte à lever les yeux et les mains vers le ciel dans nos alarmes et nos souffrances, qui fait que l'homme le moins reli-

<sup>1</sup> Ps. CIV, 4. — <sup>2</sup> Prov. XXI, 1. — <sup>3</sup> Actes, IV, 28; Es. XLV, 7.

gieux s'écrie comme malgré lui dans ses douleurs : O mon Dieu ! Aussitôt que l'orage furieux menace d'engloutir le navire porté sur les flots , aussitôt qu'il soulève les vagues comme de hautes montagnes et qu'il ouvre les profonds abîmes de la mer, on voit les matelots farouches se prosterner le front dans la poussière, et de cette même bouche qui proférait des blasphèmes, il y a peu d'instants, invoquer avec ferveur le secours du ciel.

Aussi, chez tous les peuples, on fit dans les dangers publics des prières extraordinaires et publiques; on institua des fêtes après la délivrance pour en faire hommage au grand Libérateur.

Tel est l'exemple encore que nous ont laissé tous les saints : ils ne connurent pas de moyens plus efficaces que la prière pour faire cesser les maux de leur patrie. Abraham pria pour cette ville qui servait de refuge à quelques-uns de ses proches : *Seigneur, feras-tu périr même le juste avec le méchant ? Peut-être y a-t-il cinquante justes dans la ville. Ne lui pardonneras-tu pas à cause de ces cinquante justes ?* Moïse pria lorsque les châtimens de Dieu fondaient sur Israël. *O Eternel ! pourquoi ta colère s'allumerait-elle contre ton peuple que tu as retiré d'Egypte par ta puissance ?* Néhémie pria dans les malheurs de la ville sainte : *Eternel ! qui es le fort, le grand, le terrible, mais qui fais miséricorde à ceux qui t'aiment ! Ecoute, je te prie, la prière que ton serviteur te présente jour et nuit en faveur des enfants d'Israël*<sup>3</sup>. Mais, sans produire ici les noms de tant d'hommes illustres qui tous, dans les calamités publiques, eurent recours à la prière, je m'arrête à l'exemple que mon texte me fournit : *Priez pour la paix de Jérusalem. Quel est celui*

<sup>1</sup> Gen. XVIII, 23, 24. — <sup>2</sup> Exode, XXXII, 11. — <sup>3</sup> Néhém. I, 56.

qui parle ainsi ? C'est David ; c'est un roi victorieux , un guerrier illustre dont la valeur opéra des prodiges , un monarque puissant dont l'alliance était recherchée de ses voisins , et qui , s'il n'eût eu que des pensées humaines , aurait cru n'avoir besoin que de lui-même pour donner la paix à ses peuples . C'est lui qui compte pour peu tous ces avantages terrestres , n'attend rien que de la miséricorde du Très-Haut , c'est lui qui dit à son peuple : *Priez pour la paix de Jérusalem.*

A combien plus forte raison ce langage et ces prières nous conviennent , à nous , mes frères , qui ne pouvons mettre en usage aucun de ces moyens humains , inutiles , sans doute , sans la volonté du souverain , mais qui peuvent cependant faire quelque illusion à ceux qui les déploient et nourrir leurs espérances ; à nous qui demeurons passifs dans notre propre sort , immobiles et muets , tandis que les puissants ordonnent de notre destinée ; à combien plus forte raison devons-nous invoquer ce Dieu qui peut leur inspirer des pensées favorables , des pensées de paix !

Mais avec quelles dispositions faut-il prier pour être exaucés ? C'est ce qu'il importe d'examiner.

II<sup>o</sup> Il faut prier avec charité , avec piété , avec humilité et repentir.

1<sup>o</sup> Je dis avec *charité*. Il est bien évident que , pour plaire au Père commun des hommes , au Sauveur que la charité fit descendre des cieux et qui se dévoua pour le salut des mortels , il faut que nos prières soient dictées , animées par la charité . Si l'amour de nous-mêmes tout seul les inspirait ; si nous ne priions pour Jérusalem que parce que nous avons besoin de Jérusalem , parce que nous sommes dans Jérusalem , si nous étions émus seulement

de nos propres dangers, affligés seulement de nos propres maux, tout au plus de ceux de nos proches et de nos amis, si loin de supporter avec nos concitoyens le fardeau des contributions publiques, nous aspirions à nous y soustraire pour le rejeter sur eux, nos vœux étroits, intéressés, ne pourraient émouvoir le Dieu des miséricordes. Il faut, en répandant nos larmes à ses pieds, qu'il voie que c'est la charité qui les fait couler. Il faut que ce ne soient point les larmes des égoïstes et des faibles qui ne pleurent que sur eux-mêmes, mais les larmes pures et nobles des forts, des chrétiens fidèles, qui sentent les peines et les privations d'autrui bien plus que les leurs. Il faut que ce soient ces larmes d'une généreuse compassion que Jésus versa sur la mort de Lazare et sur les malheurs de Jérusalem. Il faut le prier non-seulement pour nous et les nôtres, mais pour tous les malheureux, suivant les divers liens qui nous unissent avec eux. Prions-le d'abord pour cette petite société dont nous faisons partie, pour ces campagnes si longtemps paisibles, si longtemps renommées pour leur prospérité, et qui maintenant, séjour de l'anxiété, de la tristesse, sont près de succomber sous le poids qui les accable. Il faut le prier pour notre Sion, pour cette Genève à laquelle nous nous faisons gloire d'appartenir, qui, durant tant d'années, offrit à nos indigents un asile et des secours, à nous-mêmes des ressources de tout genre. Il faut étendre plus loin nos vœux; il faut le prier pour tous les peuples sur qui se promènent ses fléaux, et plus particulièrement pour nos infortunés voisins qui souffrent comme nous et plus que nous des calamités de la guerre. Il faut le prier, je le répète, pour tous ceux qui souffrent, quels que soient leurs sentiments à notre égard, eussent-ils même cherché à nous nuire.

Il m'est doux de penser, il m'est doux de reconnaître, mes chers paroissiens, que ce sont là vos sentiments. C'est en persévérant dans une telle conduite que nous touchons, que nous ramènerons ceux qui nous veulent du mal. *Lorsque Dieu approuve les voies de l'homme, dit l'Écriture, il apaise la haine déchaînée contre lui*<sup>1</sup>, en même temps qu'il écoute ses requêtes, qu'il exauce ses vœux.

2° A la charité il faut joindre la *piété*, c'est-à-dire le zèle et la résignation. Le Dieu que nous appelons à notre aide est l'Être par excellence, l'Être tout parfait, tout bon, tout sage. C'est à lui que tout doit se rapporter; il sait mieux que nous ce qui nous convient, il a droit aux adorations, à la confiance, à la soumission des êtres intelligents; tous doivent faire de sa gloire l'objet de leurs vœux les plus chers, et remettre leur sort entre ses mains avec abandon, avec amour. En un mot, l'hommage du zèle et de la soumission, voilà le tribut que lui doivent ses créatures: voilà les sentiments qu'il faut revêtir en priant pour Jérusalem. Cette *paix* que nous demandons est un bien inestimable: ce mot comprend tous les biens, comme la guerre renferme tous les maux. Nous demandons, comme jadis nos ancêtres, la renaissance de la prospérité, des arts, du commerce, de l'agriculture, l'union des cœurs, la paix intérieure. Mais, il y a bien plus; nous demandons des grâces qu'ils n'ont jamais eu besoin de solliciter, des biens qu'ils n'ont jamais craint de perdre: nous demandons le maintien de nos établissements de charité, d'instruction publique, de notre culte, de nos autels, le maintien de cette religion pure, le plus bel héritage que nous aient laissé nos pères: nous

<sup>1</sup> Prov. xvi, 7.



demandons la conservation de toutes ces choses qui font une partie essentielle, intégrante de Genève, et sans lesquelles elle ne serait plus rien : nous demandons la paix extérieure, la paix proprement dite : nous demandons la vie et l'existence même : nous demandons que la guerre et son appareil lugubre et ses suites désastreuses s'éloignent de Genève, s'éloignent de nous, cessent de nous effrayer, de miner en nous les principes mêmes de la vie : nous demandons au Très-haut qu'il retire la main redoutable depuis plusieurs mois étendue sur nos têtes : déjà nous respirons à peine ; pour peu qu'elle demeure ou s'appesantisse, nous ne serons plus.

Voilà les grâces qu'il nous est permis de demander ; notre cœur les désire toutes pour notre Jérusalem ; mais, je le répète, nos vœux doivent toujours être réglés par un esprit de piété. Il faut dire à Dieu : *Seigneur, non point pour nous, mais pour la gloire de ton nom, pour que les nations ne nous disent point : où est votre Dieu ?* Non point pour nous, mais pour l'amour de ton Fils bien-aimé en qui nous mettons toute notre confiance, et par qui seul nous avons accès auprès de toi. Il faut lui demander avec plus d'ardeur les grâces qui intéressent sa gloire, qui tiennent de plus près à la religion, aux mœurs. Il faut lui demander avant tout, pour nos concitoyens et pour nous, de profiter de l'affliction, de nous sanctifier durant cette crise terrible. Il faut attendre avec résignation, avec patience, le moment où il jugera convenable de nous délivrer. Il faut, je dois le dire, puisque le devoir du chrétien va jusque-là, il faut adorer sa volonté quelle qu'elle soit, et nous soumettre à périr s'il veut que nous périssons.

<sup>1</sup> Ps. cxv, 1, 2.

3° Enfin , mes frères , pour être exaucés , il faut prier avec humilité et repentir. Ces sentiments sont ceux que Dieu a principalement pour but de produire en nous lorsqu'il nous châtie.

Non , non , ce Dieu père des hommes ne prend point plaisir à nos douleurs ; s'il nous frappe de ses verges , c'est pour briser l'orgueil , c'est pour dissiper les illusions qui nous éloignaient de lui ; c'est pour nous appeler à lui. Eh ! comment s'arrêteraient ses fléaux , tant que nous n'avons pas rempli ses vues ? Je ne cesserai point de le répéter : pour que l'épreuve cesse , il faut qu'elle ait porté son fruit , et ce fruit , c'est l'humilité , c'est le repentir. Si nous demeurions dans nos fautes , dans nos illusions , dans notre orgueil , l'Éternel continuerait à s'envelopper de cette nuée dont parle l'Écriture , et qui empêche les requêtes des mortels de parvenir jusqu'à lui. Si nos prières avaient l'accent de la plainte , du murmure ; si nous demandions secours et délivrance , non comme une grâce , mais comme une justice ; si nous osions , je frémis de le dire , si nous osions accuser la Providence , ah ! loin de la fléchir , nous appellerions des maux plus terribles , nous ferions tomber la foudre sur nos têtes.

Qu'il n'en soit pas ainsi , mes chers frères ! Rentrons en nous-mêmes avec un sentiment profond de nos infidélités ; dépouillons tous les voiles de l'amour-propre ; considérons-nous des yeux de la foi ; reconnaissons , confessons que nous avons offensé lâchement notre bienfaiteur suprême , que nous l'avons abandonné , méconnu pour les biens trompeurs , pour les objets passagers du monde , que nous avons lassé ses miséricordes , abusé de son long support , qu'avertis et sommés mille fois , nous nous sommes endurcis mille fois. Disons-lui : Seigneur !

nous avons mérité d'être punis, nous n'avons rien à prétendre par nous-mêmes que ta juste colère ; nous n'attendons rien que de ton infinie clémence : *Fais-nous comme il te semblera bon , nous te prions seulement que tu nous délivres cette fois.* Détachons-nous enfin de tous ces biens terrestres qui sont arrachés de nos mains , de tous ces roseaux qui se brisent et les percent. Attachons-nous au seul bien véritable , au seul qui ne peut nous être ravi , au seul Être immuable. Attachons-nous à lui pour ne plus nous en séparer.

C'est ainsi, mes frères, qu'Israël dont vous avez lu l'histoire remuait les entrailles du Seigneur, et faisait cesser ses vengeances. Il abattait les idoles qu'il avait mises sur l'autel du Seigneur; il prenait le sac et la cendre; il criait à l'Éternel. Imitons cet exemple, et nous ne prions plus en vain.

Mais, hélas ! c'est ici que nous sommes en défaut. Oui, c'est cette disposition d'humilité, de repentir qui nous manque : on trouve parmi nous, en général, un esprit de charité, de résignation, je le sais, et mon cœur en a été touché; mais nous ne nous sommes pas humiliés, comme le demandaient les circonstances. Voilà ce qui m'afflige, mes frères, voilà ce qui m'alarme; voilà ce qui me fait craindre que nos maux ne soient pas encore près de finir. Plusieurs justes, sans doute, ont affligé leur âme devant le Très-Haut; mais dans les calamités publiques, il faut une douleur publique, une pénitence publique, des prières publiques, il faut que tout le peuple se lève comme un seul homme, que toutes les têtes se courbent, que tous les genoux fléchissent<sup>1</sup>, que toutes les voix réunies et

<sup>1</sup> Isaïe, XLV, 23.

ne formant qu'une seule voix poussent un même cri vers le ciel.

Hélas ! combien de personnes parmi nous qui s'affligent d'une manière toute humaine ! Combien de personnes qui, n'étant retenues par aucun obstacle, par aucun devoir, ne songent pas même à venir dans ce temple implorer le Dieu que nous avons un si pressant besoin d'implorer !

Fidèles, qui m'écoutez ! vous partagez le regret que j'exprime : il a plus d'une fois oppressé votre cœur. Eh bien ! que vos exhortations, vos instances engagent tous nos frères à se joindre à vous pour adorer le Seigneur : non, ils ne pourront vous refuser de venir prier avec vous pour la paix de Jérusalem. Faites plus ; redoublez de charité, de piété, d'humilité, de ferveur, pour couvrir l'imperfection de leurs prières ; répandez votre cœur tout entier devant ce Dieu qui nous entend et qui a promis d'exaucer ceux qui sont rassemblés en son nom.

O mon Sauveur ! ô mon Maître ! jette les yeux sur ce petit troupeau qui t'implore de toutes les puissances de son âme. Éternel ! regarde aux justes qui nous restent, et qui s'humilient profondément devant toi. Éternel ! daigne écouter leurs supplications : ils ne s'appuient point sur leur propre justice ; mais ils te prient pour l'amour du Seigneur. Éternel ! *sauve ton peuple, et bénis encore ton héritage* ! Amen, amen.

<sup>1</sup> Ps. xxviii, 9.